Moines ou seigneurs : qui sont les fondateurs ?

Le cas des prieurés bénédictins des Alpes occidentales (vers 1020-vers 1045)

Laurent Ripart

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/abpo/800>

DOI : 10.4000/abpo.800

ISBN : 978-2-7535-1503-1

ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 30 octobre 2006

Pagination : 189-203

ISBN : 978-2-7535-0405-9

ISSN : 0399-0826

Référence électronique

Laurent Ripart, « Moines ou seigneurs : qui sont les fondateurs ? », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 113-3 | 2006, mis en ligne le 30 octobre 2008, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/800> ; DOI : 10.4000/abpo.800

Moines ou seigneurs : qui sont les fondateurs ?

Le cas des prieurés bénédictins des Alpes occidentales (vers 1020-vers 1045)

Laurent RIPART

Maître de conférences, Université de Savoie (Chambéry)

Le processus « d'inclusion¹ » du monachisme, qui accompagna la mise en place de la société féodale, aboutit à recouvrir les campagnes occidentales d'un « blanc manteau d'églises ». En rupture avec l'organisation monastique très concentrée de l'époque carolingienne, la mise en place de ces multiples *abbatiolae*, *cenobiola*, *celle* ou *locelli*, que l'historiographie qualifie globalement – non sans quelque anachronisme – de « prieurés² », constitue une césure historique majeure. Elle donna tout d'abord naissance à un nouveau réseau de *loca* monastiques, autour desquels s'organisèrent les relations de pouvoir et d'encadrement. Elle favorisa aussi l'apparition de nouveaux pôles de production documentaire, qui constituent l'une des modalités principales de la « révélation documentaire » du XI^e siècle.

Les Alpes occidentales offrent un exemple particulièrement emblématique de ce processus. Durant tout le haut Moyen Âge, la grande majorité des vallées alpines n'avait pas été dotée d'une fondation religieuse, puisque la vie monastique était pour l'essentiel restée concentrée autour de quelques grandes abbayes placées sur les grandes voies de passage, à l'exemple de Saint-Maurice d'Agaune et de la Novalèse. Au lendemain de l'an mil, cette organisation très concentrée du monachisme fut radicalement transformée par la rapide édification d'un nouveau semis de prieurés bénédictins, qui s'établirent dans les espaces jusque là délaissés par

1. Sur ce concept, voir LOGNA-PRAT, Dominique, *Ordonner et exclure. Cluny et la société chrétienne face à l'hérésie, au judaïsme et à l'Islam (1000-1150)*, Paris, 1998.

2. BAUTIER, Anne-Marie, « De *praepositus* à *prior*, de *cella* à *prioratus* : évolution linguistique et genèse d'une institution (jusqu'à 1200) », dans LEMAÎTRE, Jean-Louis (dir.), *Prieurs et prieurés dans l'Occident médiéval. Actes du colloque organisé à Paris le 12 novembre 1984*, Genève, 1987 (Hautes études médiévales et modernes, V, 60), p. 1-21.

les moines. Les moines noirs frayèrent ainsi le chemin dans lequel allaient s'engouffrer les chanoines augustins, puis les établissements du monachisme réformé.

D'un point de vue chronologique, la grande vague de fondation des prieurés bénédictins doit être située entre 1020 et 1045, ce qui correspond à ce que constatait Raoul le Glabre lorsqu'il soulignait que les années qui entourèrent le millénaire de la Passion avaient été particulièrement propices aux nouvelles fondations. Vers le milieu du XI^e siècle, les fondations bénédictines se firent en revanche moins nombreuses, le relais étant pris par les collégiales de chanoines réguliers, qui trouvèrent dans les vallées alpines un milieu particulièrement favorable à l'établissement de leurs maisons hospitalières, avant qu'à la fin du XI^e siècle, les chartreux et les cisterciens ne viennent s'engager dans la conquête des espaces plus répulsifs des pré-massifs alpins.

Si la multiplication autour du millénaire de la Passion des fondations bénédictines constitue donc une césure majeure, leur interprétation continue à faire l'objet de jugements divergents, en fonction du champ historiographique dans lequel elles sont appréhendées. Pour les spécialistes de l'histoire ecclésiastique, la fondation de ces prieurés est d'abord une conséquence de la réforme monastique³, tandis que les spécialistes de la société laïque la relie en revanche à l'essor d'une nouvelle aristocratie⁴. N'entretenant souvent que peu ou pas de communications, ces deux courants historiographiques témoignent de la complexité du processus de la fondation, dans lequel convergent les intérêts de multiples intervenants – moines, seigneurs, princes, évêques, etc. –, mais aussi de la difficulté que les historiens éprouvent à déterminer la part respective qu'il convient d'attribuer à l'initiative des moines et à celle des seigneurs.

Moines ou seigneurs : qui sont les fondateurs ? C'est en fonction de cette problématique que nous étudierons ici les actes de fondation des prieurés établis dans le massif alpin aux lendemains de l'an mil. Afin de limiter et d'homogénéiser le corpus, nous avons recherché une unité de lieu (en centrant l'étude sur l'espace qui va de la vallée de l'Isère au lac d'Annecy), une unité de temps (en se limitant aux seules années 1020-1045) et une unité d'action (en ne retenant que les seuls prieurés bénédictins). Nous avons aussi choisi de ne pas retenir les prieurés dont la documentation s'avère par trop problématique, soit qu'elle pose des problèmes

3. Un exemple emblématique de cette historiographie dans notre région : BLIGNY, Bernard, *L'Église et les ordres religieux dans le royaume de Bourgogne aux XI^e et XII^e siècles*, Paris, 1960, « Collection des cahiers d'histoire publiée par les Universités de Clermont, Lyon, Grenoble, 4 »).

4. Voir par exemple, SERENO, Cristina, « Monasteri aristocratici subalpini : fondazioni funzionali e signorili, modelli di protezione e di sfruttamento (secoli X-XII) (parte prima) », dans *Bolletino Storico-Bibliografico subalpino*, t. 96, 1998, p. 397-448 et *id.*, « Monasteri aristocratici subalpini : fondazioni funzionali e signorili, modelli di protezione e di sfruttamento (secoli X-XII) (parte seconda) », dans *Bolletino Storico-Bibliografico subalpino*, t. 97, 1999, p. 5-66.

d'authenticité⁵, soit qu'elle ne fournit que des données par trop ambiguës⁶. Au final, nous avons centré cette étude autour de sept principales fondations, d'origines assez diverses, puisque nous trouvons des dépendances de Cluny (Le Bourget, Domène), du monastère viennois de Saint-André-le-Bas (Saint-Genix-sur-Guiers), de l'abbaye auvergnate de Saint-Chaffre (les Echelles), de la Novalèse (Coise) et de Savigny (Talloires et La Burbanche).

Du côté des laïcs : prieurés et domination seigneuriale

L'essor des prieurés et la mise en place des lignages seigneuriaux donnent souvent l'impression de ne constituer que deux aspects d'un même phénomène, puisque les actes de fondation des prieurés sont souvent ceux qui nous offrent aussi la première mention de l'existence du lignage fondateur. Tel est le cas de Domène, dans la vallée de l'Isère, où nous voyons surgir d'un même mouvement, à la fin des années 1020, un château, un prieuré *iuxta castrum* et une famille seigneuriale éponyme⁷. Au-delà d'un simple effet de révélation documentaire, l'essor des petites fondations bénédictines et l'émergence, à partir des années 1010-1020, d'une nouvelle aristocratie, désormais émancipée de la tutelle royale, relèvent à l'évidence d'un même processus de transformation politique et sociale. Pour les chefs des lignages aristocratiques, la fondation d'un monastère constituait en effet l'un de ces actes d'*imitatio regis* par lesquels ils mettaient en exergue leur nouvelle autorité seigneuriale.

Bien que la fondation d'un monastère n'ait jamais constitué un monopole royal, elle restait en effet perçue comme un acte éminemment régalien. Dans les régions alpines et péri-alpines, une grande partie des monastères avait effectivement été fondée par les rois et leurs familles, à l'exemple de Saint-Victor de Genève, établi à la fin du ^v^e siècle par la famille royale burgonde⁸, de Saint-Maurice d'Agaune, fondé en 515 par le roi

5. Tel est par exemple le cas de la charte de fondation de Lémenc, que l'on peut considérer comme d'authenticité douteuse, voir RIPART, Laurent, *Les fondements idéologiques du pouvoir des comtes de la maison de Savoie (de la fin du ^x^e au milieu du ^{xiii}^e siècle*, Thèse, Nice, 1999, p. 513-515), mais aussi de la charte de fondation de Voglans qui est très vraisemblablement une forgerie (*Monumenta novaliciensia vetustiora*, éd. Carlo Cipolla, Roma, 1898-1901, 2 vol. (*Fonti per la storia d'Italia*, 31-32), t. I, n° 74, p. 188-192).

6. Tel est par exemple le cas du prieuré de Saint-Ours (plus tard Saint-Philippe) à Saint-Jean de la Porte, qui n'apparaît qu'à la fin ^{xi}^e siècle, sans que l'on connaisse ses origines (*Cartulaire de l'abbaye de Saint-André-le-Bas de Vienne (ordre de saint Benoît) suivi d'un appendice de chartes inédites sur le diocèse de Vienne (IX^e-XII^e siècle)*, Vienne/Lyon, éd. Ulysse Chevalier, 1869, « Collection des cartulaires dauphinois, 1 », n° 226, p. 170-171), mais aussi de Saint-Martin d'Aime, dont la date de fondation est très problématique (voir EMPRIN, Joseph-Marie, « Le prieuré de Saint-Martin, à Aime », dans *Mémoires et documents de l'académie de la Val-d'Isère*, t. 13, 1913, p. 407-416).

7. Voir POECK, Dietrich, *Cluniacensis ecclesia. Der cluniacensische Klosterverband (10.-12. Jahrhundert)*, München, (*Münstersche Mittelalter-Schriften*, 71), p. 144-158.

8. FAVROD, Justin, *Histoire politique du royaume burgonde (443-534)*, Lausanne, 1997 (Bibliothèque historique vaudoise, 113), p. 294-301.

Sigismond⁹, ou de Payerne créé au x^e siècle par la famille royale de Bourgogne¹⁰. Lorsqu'ils ne disposaient pas d'un fondateur royal bien établi, les monastères s'étaient d'ailleurs employés à le fabriquer, comme ce fut le cas à la Novalaise et à Romainmôtier, qui s'inventèrent les racines régaliennes qui manquaient à leur fondation¹¹. Dans la réalité comme dans la fiction, le monachisme restait ainsi perçu en l'an mil, à travers le prisme du *Reichkloster* carolingien, comme un élément des institutions publiques dont le fondement renvoyait nécessairement au pouvoir royal.

La crise de l'autorité royale, qui fut particulièrement marquée dans le royaume rodolphen de Bourgogne où se situe notre espace régional, ne pouvait donc être sans effet sur les fondations monastiques. Le parallélisme entre la chronologie de la dissolution des pouvoirs publics et la fondation des prieurés est sur ce point très révélateur¹². Alors qu'au x^e siècle, les fondations monastiques étaient restées royales, elles cédèrent la place à de nouvelles fondations épiscopales qui apparurent dans les premières années du xi^e siècle, au moment précis où les détenteurs des sièges cathédraux recevaient la succession de la monarchie bourguignonne à bout de souffle. Dans ce contexte de transformation de l'autorité politique, alors que la monarchie bourguignonne concédait aux titulaires des sièges épiscopaux la réalité des pouvoirs publics, les évêques prirent le relais de l'autorité royale en prenant l'initiative d'établir de nouveaux établissements monastiques. Pour une part, cette politique se concrétisa par la fondation de collégiales, comme celle que l'évêque de Genève fit établir peu avant l'an mil à Peillonex¹³, ou de prieurés bénédictins, à l'exemple de celui que l'évêque de Maurienne installa à Arbin vers 1010¹⁴. Pour une autre part, elle prit la forme d'une vague de réformes des anciens monastères des cités, comme ce fut le cas à Genève, où l'évêque concéda à Cluny, entre 999 et 1011, l'ancien monastère royal de Saint-Victor¹⁵, mais aussi à Grenoble où

9. DUBUIS, François-Olivier, LUGON, Antoine, « Les premiers siècles d'un diocèse alpin. Recherches, acquis et questions sur l'évêché de Sion. Première partie : les débuts du christianisme en Valais et les centres de rayonnement », dans *Vallesia*, t. 47, 1992, p. 1-61, p. 44 et suivantes ; et GILOMEN-SCHENKEL, Elsanne, « L'abbaye de Saint-Maurice avant 830 », *Helvetia sacra*, section IV, vol. 1, Bâle, 1997, p. 282-287.

10. *L'abbatiale de Payerne*, Lausanne, 1966 (*Bibliothèque historique vaudoise*, 39).

11. Pour la Novalèse, voir GEARY, Patrick J., *La mémoire et l'oubli à la fin du premier millénaire*, Paris, 1996, p. 177-184 ; pour Romainmôtier, voir PAHUD, Alexandre, « Romainmôtier et la mémoire. La question des origines », dans PARAVICINI BAGLIANI, Agostino, *La mémoire du temps au Moyen Âge*, Florence, 2005 (*Micrologus' library*, 12), p. 59-86.

12. Sur la chronologie de la dissolution des pouvoirs publics dans le royaume de Bourgogne, voir RIPART, Laurent, « Du royaume aux principautés : Savoie-Dauphiné, x^e-xi^e siècles », dans *Le royaume de Bourgogne autour de l'an mil*, Chambéry, sous presse.

13. La fondation de cette collégiale semble légèrement antérieure à 988 : GAVARD, Adrien, *Peillonex, le prieuré, la paroisse, la commune*, Annecy, 1901 (*Mémoires et documents publiés par l'académie salésienne*, 24).

14. *Cartulaire de l'abbaye de Savigny suivi du petit cartulaire de l'abbaye d'Ainay*, éd. Auguste Bernard, Paris, 1853, 2 vol., t. I, n° 582, p. 288-289.

15. SANT'SCHI, Catherine, « Saint-Victor de Genève », *Helvetia Sacra, III, Die Orden mit Benediktiserregel*, 2, *Die Cluniazenser in der Schweiz*, Bâle, 1991, p. 237-288, ici p. 240-241.

l'évêque transforma le monastère de Saint-Laurent en prieuré dépendant de l'abbaye bénédictine de Saint-Chaffre¹⁶.

Dans les années 1020, le relais fut pris par les nouvelles dynasties comtales qui, à l'exemple des ancêtres des comtes de Savoie, de Genève ou des Dauphins, établirent alors les fondements de leurs principautés au détriment des pouvoirs épiscopaux. S'imposant brutalement sur le terrain, ils impulsèrent une nouvelle vague de fondations bénédictines. Au sein de cette haute aristocratie, il faut faire une place particulière aux Humbertiens, futurs comtes de Savoie, la plus puissante des familles princières de notre région, puisque ce nouveau lignage fut à l'origine de quatre fondations bénédictines : la première d'entre elles semble avoir été le prieuré de Saint-Genix (1023)¹⁷, dépendant de l'abbaye viennoise de Saint-André-le-Bas, suivi du prieuré clunisien du Bourget (vers 1030)¹⁸, de Talloires (1031)¹⁹, une dépendance de l'abbaye de Savigny, et du prieuré chaffrien des Echelles (1042)²⁰. L'aristocratie châtelaine ne resta pas en reste et fut à l'initiative de la fondation d'autres prieurés bénédictins à l'exemple de Domène (1027)²¹ ou de Coise (1036)²², établis par deux lignages de *domini*. Les plus petits lignages suivirent leur exemple, quitte à s'associer pour réunir les moyens nécessaires à une fondation, comme ce fut le cas à Burbanche, fondée vers 1030 par douze *nobiles homines*²³.

En érigeant ces prieurés, les nouveaux pouvoirs aristocratiques manifestaient leur autorité publique de manière d'autant plus marquée qu'ils se paraient souvent pour agir d'une autorité supérieure, par le biais de laquelle ils établissaient leurs fondations. Le prieuré de Talloires constitue de ce point de vue un exemple emblématique²⁴. Érigé par la reine Ermengarde, épouse du roi Rodolphe III, ce prieuré avait l'apparence d'une fondation royale, qui se situait dans la continuité des nombreux monastères établis par les princesses des familles royales bourguignonnes. En pratique, toutefois, la reine Ermengarde semble n'être en fait intervenue qu'au nom de

16. *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Chaffre du Monastier, ordre de Saint-Benoît, et chronique de Saint-Pierre du Puy*, éd. Ulysse Chevalier, Paris 1891 (*Collection des cartulaires dauphinois*, 8), n° 355, p. 118-120 : sur Saint-Laurent, voir COLARDELLE, Renée, *Saint-Laurent de Grenoble. De la nécropole gallo-romaine au monument historique*, thèse dactyl., Université de Provence, 1999.

17. *Cartulaire de l'abbaye de Saint-André-le-Bas de Vienne*, *op. cit.*, n° 211, p. 154-155.

18. Le prieuré est attesté pour la première fois par un acte d'environ 1030 (éd. Samuel Guichenon, *Histoire généalogique de la royale Maison de Savoie*, Turin, 1778², t. IV, *Preuves*, p. 5).

19. *Die Urkunden der Burgundischen Rudolfinger*, éd. Theodor Schieffer, Munich, 1977 (*M.G.H., Regum Burgundie e stirpe rudolfina diplomata et acta*), 1977, n° 137, p. 314-316.

20. *Les Cartulaires de l'église cathédrale de Grenoble dits de Saint-Hugues*, éd. Jules Marion, Paris, 1869, cart. A, n° 19, p. 29-30 et n° 20, p. 31-32.

21. *Recueils des chartes de l'abbaye de Cluny*, éd. Auguste Bernard, Alexandre Bruel, Paris, 1873-1903, 6 vol., t. IV, n° 2801, p. 4-5.

22. *Monumenta novaliensia vetustiora*, *op. cit.*, n° 68, p. 161-166.

23. *Cartulaire de l'abbaye de Savigny*, *op. cit.*, n° 651, p. 351.

24. *Cartulaire de l'abbaye de Savigny*, *op. cit.*, n° 639, p. 31.

son groupe de parenté, autrement dit de la famille du comte Humbert, fondateur de la principauté savoyarde²⁵. Elle avait en effet doté le monastère par ses biens personnels et l'avait établi au cœur des domaines de la famille du comte Humbert²⁶. La charte avait d'ailleurs été donnée avec le *consilium* du comte Humbert : intervenant dans l'acte en tant qu'*advocatus* de la reine, celui-ci semble avoir constitué le véritable fondateur du prieuré, ce qui explique d'ailleurs que l'obituaire de Talloires l'ait qualifié d'*amicus noster*²⁷.

Ce processus qui permettait aux nouveaux princes de se vêtir des habits royaux pour établir leurs fondations monastiques est similaire à celui des familles aristocratiques qui utilisaient l'autorité épiscopale exercée par l'un des leurs pour se doter d'un prieuré lignager. Telle semble avoir été la fonction principale de la fondation – ou plus exactement de la refondation – du prieuré chaffrien de Saint-Laurent de Grenoble, au travers de laquelle l'évêque de la cité associait, sous couvert d'une charte de refondation, les membres de son groupe de parenté, autrement dit les ancêtres du lignage princier des Dauphins du Viennois, au bénéfice de cette vieille basilique épiscopale²⁸. Pour sortir du cadre des établissements bénédictins, la collégiale de Peillonex offre un autre exemple de ce processus, puisque le comte Robert de Genève parvint à récupérer, en 1012, à son profit la fondation effectuée par l'évêque Gérold de Genève, auquel il était très vraisemblablement apparenté, pour placer le couvent sous l'autorité du lignage comtal²⁹. Dans ces deux cas, de jeunes et ambitieux lignages aristocratiques étaient parvenus à se doter d'une fondation religieuse, en utilisant à leur profit les pouvoirs publics exercés par les évêques de leur parenté.

Ces prieurés avaient une évidente fonction mémoriale, puisqu'ils étaient destinés à accueillir le corps de leurs fondateurs et à les faire bénéficier des prières des moines³⁰, comme l'exposait la charte de fondation de Saint-Laurent de Grenoble lorsqu'elle précisait que les moines devraient chanter chaque jour à genoux un psaume pour leurs fondateurs, ainsi qu'une vigile et une messe pour ceux d'entre eux qui auraient trouvé la mort³¹. Quelques-unes de ces fondations paraissent d'ailleurs avoir été

25. Sur les liens de parenté entre Ermengarde et le comte Humbert, voir RIPART, Laurent, *Les fondements idéologiques du pouvoir des comtes de la maison de Savoie*, op. cit., p. 50, n. 140.

26. RIPART, Laurent, *Les fondements idéologiques du pouvoir des premiers comtes de la maison de Savoie*, op. cit., p. 192-194.

27. RITZ, Louis, « Le nécrologe de l'abbaye de Talloires, publié d'après le manuscrit inédit conservé au Musée britannique avec une introduction et des notes », dans *Mémoires de l'Académie de Savoie*, t. 8, 1918, p. 263-520 [obit du 1^{er} juillet].

28. Voir *supra* n. 16.

29. Archives départementales de Haute-Savoie, SA 221 (1012-1019).

30. LAUWERS, Michel, *La mémoire des ancêtres, le souci des morts. Morts, rites et sociétés au Moyen Âge*, Paris, 1997.

31. *Ut quotidie, exceptis diebus festis, unum psalmum, hoc est « Deus misereatur nobis », pro nobis et successoribus nobis et omnibus propinquis et benefactoribus nostris flexis genibus decantent, pro defunctis vero, cum possibile fuerit, vigiliam et missam* (Cartulaire de l'abbaye de Saint-Chaffre du Monastier, op. cit., p. 119).

effectuées *in hora mortis* ou du moins lorsque le donateur arrivait en fin de vie : tels semblent avoir été les cas des Échelles et de Saint-Genix-sur-Guiers³².

En grande partie, la fondation de ces prieurés constituait d'ailleurs la conséquence d'une transformation dans les pratiques funéraires de l'aristocratie, qui choisissait désormais de se faire inhumer dans de petits établissements fondés sur ses terres, plutôt que dans les grands monastères de la région où ses ancêtres s'étaient fait auparavant inhumer. La charte de fondation de Coise (1036) offre sur ce point l'exemple intéressant d'un lignage local, dont les défunts avaient jusque là été inhumés au monastère de la Novalèse, mais qui choisissait dorénavant de modifier son mode d'inhumation en faisant ériger un petit prieuré sur ses terres patrimoniales : pour ce faire, il obtenait qu'un groupe de moines de la Novalèse, où l'un des leurs avait fait profession, vienne habiter l'église sainte-Marie « afin qu'ils s'appliquent à répandre perpétuellement des prières assidues³³ ». Si ces fondations prirent souvent une vocation lignagère, puisqu'elles recevaient les sépultures de toute une parentèle, bon nombre d'entre elles eurent une fonction bien plus limitée. Le lignage comtal des Humbertiens n'eut ainsi pas de nécropole et multiplia les fondations : alors que le comte Humbert semble s'être fait inhumer aux Échelles, son fils fut enterré au Bourget et son frère dans le prieuré de Saint-Genix-sur-Guiers.

Ces prieurés avaient enfin une fonction d'intégration féodale, puisqu'ils contribuaient à organiser l'aristocratie locale autour des nouveaux pôles érigés par les pouvoirs seigneuriaux. Loin d'être un acte solitaire, la fondation d'un prieuré offrait une occasion privilégiée pour consolider ou produire de nouveaux liens sociaux. Tel est par exemple le cas de la fondation par les comtes humbertiens du prieuré du Bourget, au cours de laquelle les parentèles des *Balma* et des *Valeria* apportèrent leur contribution à la fondation princière, en donnant elles aussi quelques terres, afin de pouvoir s'associer ainsi à la célébration de la *memoria* comtale³⁴. Très bien documenté, l'exemple de la fondation du prieuré clunisien de Domène est sur ce point particulièrement révélateur.

32. Pour les Echelles, voir RIPART, Laurent, *Les fondements idéologiques du pouvoir des premiers comtes de la maison de Savoie*, op. cit., p. 693-697. Saint-Genix-sur-Guiers n'est sans doute guère différent : il n'y a en tout cas plus de trace de Burchard après qu'il eut fondé le prieuré en 1023 (*Cartulaire de l'abbaye de Saint-André-le-Bas*, op. cit. n° 211, p. 154-155), où sa tombe est attestée dans les années 1030 (*ibidem*, n° 213, p. 157-158).

33. *Ego Marie ... ob anime mee, seu viri mei Ugonis et sepulturam filii mei Ugonis, quem apud Novalicio sepelevi, vel aliorum filiorum meorum, idest Witfredum sive Berilone, nec non Uberty monachum vel etiam Sigebodum atque Aimonem seu aliorum parentum meorum... dono et offero [monachis coenobii Novalicii]... res quasdam iuris propriis que michi...ut preces assiduas indesinenter studeant* (*Monumenta novaliciensia vetustoria*, op. cit., n° 58, p. 161-166).

34. Éd. Guichenon, *Histoire généalogique de la royale maison de Savoie*, op. cit. Preuves, p. 5 (vers 1030).

Fondé vers 1027 par le *dominus* Aynard de Domène³⁵, ce prieuré, édifié *iusta castrum quod vocatur Domina*³⁶, faisait partie intégrante du complexe seigneurial que le lignage était en train d'établir dans la vallée de l'Isère. Placé sous le patronage des *domini* de Domène, qui confiait usuellement la charge de prieur à l'un des siens³⁷, ce prieuré avait une évidente vocation familiale qui n'est pas sans rappeler les *Eigenklöster* d'époque carolingienne³⁸. Il était en effet destiné à agréger l'ensemble de la parentèle, Aynard ayant associé à sa fondation ses frères, ainsi que ses parents plus éloignés, à l'exemple de sa nièce, épouse d'un *miles* local, qui avait donné un manse au prieuré³⁹. En un temps où les larges parentèles aristocratiques tendaient à se scinder en lignages séparés, la fondation d'un prieuré permettait ainsi de rassembler, sous le patronage du chef de famille, l'ensemble des branches issues de la lignée seigneuriale. Elle constituait d'autre part un centre d'agrégation pour la clientèle d'Aynard de Domène, puisque le *dominus* avait associé à sa fondation une dizaine de petits lignages locaux, qui avaient concédé au prieuré de leur *senior* des dons et, sans doute aussi, certains de leurs enfants⁴⁰. Certaines de ces donations étaient d'ailleurs conjointes, les vassaux des Domène ayant donné au prieuré l'un des bénéfices qu'ils tenaient du *dominus* Aynard, ce dernier intervenant pour approuver le don et le concéder en alleu⁴¹.

La mise en place des prieurés constitue donc bien la conséquence de l'affirmation des nouvelles familles seigneuriales dans le contexte porteur du début du XI^e siècle. Pour ces jeunes lignages, de telles fondations constituaient d'abord un instrument de légitimation de leur autorité, la création d'un nouvel établissement monastique constituant un aspect de leur mainmise sur leurs institutions publiques. Ils y trouvèrent aussi un outil d'affirmation personnelle, mais aussi un élément d'intégration familiale et féodale. Pour autant, si l'essor d'une jeune aristocratie a constitué un milieu propice à l'éclosion des prieurés, elle n'aurait bien évidemment pu se développer si les grands monastères ne s'étaient pas engagés eux aussi dans ce processus.

35. *Chartes de l'abbaye de Cluny*, n° 2801, t. IV, p. 4-5 (1027-1028) et *Cartulare monasterii beatorum Petri et Pauli de Domina*, Lyon, éd. Charles de Monteynard, 1859 [publié anonymement], n° 61, p. 59 (1027).

36. *Bullarium sacri ordinis cluniacensis*, Lyon, éd. Pierre Simon, 1680, n° 15, p. 16

37. POECK, Dietrich, *Cluniacensis ecclesia*, op. cit., p. 149 et 163.

38. Pour une présentation historiographique et une discussion de cette comparaison, voir COMBA, Rinaldo, « Le terre dei Moroso : uno straordinario punto di concentrazione di esperienze religiose e monastiche nei secoli XI-XIII », dans COMBA, Rinaldo, MERLO, Grado G. (dir.), *All'ombra dei signori di Morozzo : esperienze monastiche riformate ai piedi delle Marittime (XI-XV secolo)*, *Atti del convegno di Mondovì (3-5 novembre 2000)*, Cuneo, 2003, p. 3-38.

39. *Cartulaire de Domène*, op. cit., n° 1, p. 1-4 (1057-1058).

40. *Ibidem*.

41. *Cartulaire de Domène*, op. cit., n° 88, p. 81 (milieu XI^e siècle), dans lequel le *miles* Gauthier donne une saussaie avec l'approbation de son *senior*, le *dominus* Aynard de Domène.

Du côté des moines : prieurés et réorganisation de l'espace monastique

Dans l'établissement de ces prieurés, le rôle propre des moines est d'autant plus difficile à percevoir que l'absence dans notre région de sources narratives nous oblige à utiliser les seules chartes dites « de fondation », ce qui nous amène à surestimer la part prise par l'aristocratie dans l'installation de ces couvents monastiques. Hétérogènes d'un point de vue diplomatique, ces actes peuvent parfois relever d'une simple notice de consécration de l'église priorale, mais la plupart du temps ils désignent plutôt les actes de donation par lesquels les lignages fondateurs concédaient aux moines l'église dans laquelle le couvent s'installait ainsi que quelques rentes foncières. Soigneusement conservée par les moines, cette documentation polarise bien évidemment notre attention sur l'acte de donation de l'église priorale, alors que celui-ci ne constituait en fait que l'une des nombreuses étapes que nécessitait l'installation d'un couvent.

La « charte de fondation » de Talloires, par laquelle la reine Ermengarde avait concédé aux moines de l'abbaye de Savigny la propriété de l'église Sainte-Marie de Talloires et divers biens dans les environs, offre un premier exemple qui montre que ce type d'acte n'est pas nécessairement à l'origine de l'érection d'un couvent monastique. Datée de 1031, cette charte est usuellement considérée comme l'acte de naissance du prieuré, alors même qu'elle a à l'évidence été donnée plusieurs années après l'établissement des moines, puisque par un autre acte, rédigé une quinzaine auparavant, le roi Rodolphe III et son épouse Ermengarde avaient déjà remis cette même église aux moines de Savigny⁴². Une lecture attentive du document montre que la charte de 1031 ne constitue en fait qu'un acte de réitération de la donation primitive, réalisé au moment de la consécration de la nouvelle église que les moines avaient fait édifier après leur installation à Talloires⁴³. Son existence montre en tout cas que les actes aristocratiques de donation de l'église priorale étaient parfois postérieurs à l'arrivée des moines.

Le prieuré de Domène offre un autre exemple assez similaire. Le cartulaire du prieuré commence par une notice de consécration de 1057 ou 1058, qui tient ainsi le rôle d'une « charte de fondation⁴⁴ ». L'acte enregistre la consécration épiscopale de l'église saints Pierre et Paul de Domène que le seigneur Aynard avait donnée à Cluny, ce qui nous conduirait à dater la fondation du milieu du XI^e siècle si le cartulaire du prieuré ne comportait pas de nombreuses autres donations antérieures. Elles nous démontrent que les moines clunisiens étaient installés à Domène dès les années 1020, dans

42. Éd. *Die Urkunden der Burgundischen Rudolfinger*, op. cit., n° 113, p. 276-279 : l'acte a sans doute été rédigé en septembre 1018, la souscription de l'empereur Henri II fournissant un tout cas un *terminus a quo* en 1024.

43. L'acte d'Ermengarde est donné en présence de nombreux évêques et grands laïcs *in dedicatione ecclesie*, la reine affirmant de surcroît que *pro remedio anime mee construxi ecclesiam* (éd. *Die Urkunden der Burgundischen Rudolfinger*, op. cit., n° 137, p. 314-316).

44. *Cartulaire de Domène*, op. cit., n° 1, p. 1-4.

une église qui était dédiée à saint Georges avant que la consécration de 1057-1058 ne modifie la dédicace originale. Une charte du cartulaire B.o. de Cluny, non recopiée dans le cartulaire de Domène, par laquelle Aynard de Domène remettait l'église Saint-Georges à Cluny, permet d'ailleurs de dater la donation primitive, puisque l'acte avait été donné la 25^e année du règne du roi Rodolphe III et peut donc être situé entre octobre 1027 et octobre 1028⁴⁵. Il est toutefois vraisemblable que les moines clunisiens étaient présents à Saint-Georges avant même cette donation, puisqu'un acte du cartulaire de Domène, daté de l'année de l'incarnation 1027 et sans doute donc antérieur à la charte du cartulaire B.o., enregistre une autre donation d'Aynard en faveur des frères servant les saints Pierre, Paul et Georges⁴⁶.

L'exemple du Bourget fournit un exemple encore plus net, qui montre que l'implantation des moines pouvait effectivement être antérieure à la rédaction de l'acte de donation primitif. Selon une bulle papale de 1058, ce prieuré clunisien aurait été fondé par le comte humbertien Amédée I^{er} et son frère Burchard, ces indications permettant de dater la fondation dans une fourchette chronologique étroite, entre 1042 et 1045⁴⁷. Il est toutefois difficile d'être plus précis, car si nous possédons une charte de fondation émise par le comte Amédée, celle-ci ne constitue qu'une forgerie tardive, même si elle comporte des éléments si précis qu'il est vraisemblable qu'elle a été effectuée à partir de l'acte authentique auquel elle a été substituée⁴⁸. Quoi qu'il en soit, la documentation montre que les moines étaient en tout cas installés au Bourget avant la fondation du comte Amédée, puisqu'ils avaient reçu dans les années 1030 une donation du comte Humbert, père et prédécesseur du comte Amédée⁴⁹. Le dossier du Bourget semble donc assez clair : les moines clunisiens s'y sont installés au plus tard vers 1030, ont obtenu quelques donations du lignage comtal dominant, avant que celui-ci ne leur concède après 1042 une véritable charte de fondation. Ainsi replacée dans son contexte, la charte dite de fondation apparaît moins comme la source de l'érection du prieuré que comme un acte définissant les relations entre un couvent monastique, parfois déjà installé depuis quelques années, et le lignage aristocratique dominant la région de son implantation.

Si les *cellae* monastiques ont donc pu servir de points d'appui aux stratégies seigneuriales, il ne fait guère de doute que les moines n'ont pas attendu les sollicitations aristocratiques pour installer leurs communautés prieurales. Souvent établis dans un premier temps dans des conditions précaires,

45. *Recueils des chartes de l'abbaye de Cluny*, op. cit., n° 2801, t. IV, p. 4-5.

46. *Cartulaire de Domène*, op. cit., n° 61, p. 59.

47. Éd. Simon, *Bullarium sacri ordinis cluniacensis*, op. cit., n° 15, p. 16. La charte est postérieure à la mort en 1042 du comte Humbert et antérieure à celle, en 1045, de Burchard.

48. DUPARC, Pierre, « La fondation du prieuré du Bourget-du-Lac (XI^e siècle) », dans *Actes du Congrès des Sociétés Savantes de la Province de Savoie (Saint-Jean-de-Maurienne, sept. 1968)*, Belley, 1972, p. 139-153.

49. Éd. Guichenon, *Histoire généalogique de la royale Maison de Savoie*, op. cit., *Preuves*, p. 5.

les couvents monastiques ont tissé des relations avec les lignages environnants, se faisant en particulier garantir la possession de l'église autour de laquelle ils s'étaient installés, avant de faire réaliser de nouveaux bâtiments dont la consécration donnait parfois lieu à une nouvelle charte de donation, qui assurait aux moines la protection du seigneur local et à celui-ci la garantie de l'entrée du couvent dans son patronage. Au-delà de l'initiative seigneuriale, dont témoigne l'acte de donation primitif, il convient donc de donner toute sa part à l'impulsion monastique, ce qui revient à s'interroger sur les raisons qui ont pu amener les grandes abbayes à installer dans les profondeurs des campagnes occidentales ces nouveaux noyaux de vie religieuse.

Parmi les multiples facteurs d'explication que l'on pourrait invoquer, il convient de prêter une attention toute particulière aux bases matérielles, en rappelant que l'organisation de la vie monastique fut profondément affectée autour de l'an mil par les transformations de l'économie domaniale. La dissolution des grands domaines, autour desquels s'étaient édifiés les puissants monastères carolingiens, et leur remplacement par une économie fondée sur la rente foncière amenèrent les abbayes à s'organiser dans un espace économique renouvelé et profondément élargi⁵⁰. Redéployant leur domination dans l'espace, les moines durent assurer la transition entre une économie domaniale, pensée comme une unité totale⁵¹, et une économie de rentes, prélevées de manière plus diffuse autour de quelques pôles ruraux⁵².

La mise en place des prieurés bénédictins a participé de cette transformation de l'espace monastique, les *cellae* fournissant aux monastères les centres d'exploitation ruraux dont ils avaient désormais besoin. L'exemple de l'église de Saint-Genix-sur-Guiers est sur ce point révélateur. Située à une centaine de kilomètres de l'abbaye de Saint-André-le-Bas dont elle dépendait, l'*ecclesia* était avant l'an mil bien trop éloignée du monastère pour qu'elle pût être directement gérée par les moines : concédée, sans doute en précaire, aux ancêtres des comtes humbertiens, vraisemblablement dans la seconde moitié du x^e siècle, elle avait été utilisée comme monnaie d'échange dans le complexe réseau de liens sociaux qui unissait les moines de Saint-André à l'aristocratie locale⁵³. Au début des années 1020,

50. Sur ces transformations, voir dans notre région l'étude récente de FALQUE-VERT, Henri, *Les paysans et la terre en Dauphiné vers l'an mil*, Grenoble, 2004.

51. Particulièrement suggestives sont de ce point de vue les analyses récentes de DEMADE, Julien, « Les "corvées" en Haute-Allemagne, du rapport de production au symbole de domination (XI^e-XIV^e siècle) », dans BOURIN, Monique, MARTÍNEZ SOPENA, Pascual (dir.), *Pour une anthropologie du prélèvement seigneurial dans les campagnes médiévales (XI^e-XIV^e siècle). Réalités et représentations paysannes. Actes du Colloque tenu à Medina del Campo (31 mai-3 juin 2000)*, Paris 2004 (Publications de la Sorbonne, histoire ancienne et médiévale, 68), p. 337-363.

52. Voir l'exemple de la mise en place des doyennés clunisiennes récemment étudiés par MÉHU, Didier, *Paix et communautés autour de l'abbaye de Cluny (X^e-XV^e siècle)*, Lyon, 2001 (Presses Universitaires de Lyon, « Collection d'histoire et d'archéologie médiévales, 9 »), p. 87-110.

53. *Cartulaire de l'abbaye de Saint-André-le-Bas*, op. cit., n° 211, p. 154-155.

dans le contexte de la dissolution des grands domaines, les moines changèrent de stratégie : reprenant la gestion directe de l'église de Saint-Genix, ils y établirent un nouveau prieuré, qui leur permit de disposer d'un nouveau centre de polarisation et de gestion des rentes foncières, autour duquel affluèrent de nouvelles donations aristocratiques⁵⁴.

Ce redéploiement spatial est bien évidemment aussi lié à l'essor des échanges qui caractérise le XI^e siècle. S'organisant le long des axes routiers transalpins, les grands monastères de nos régions avaient déployé durant le haut Moyen Âge d'indéniables efforts pour profiter de l'essor du trafic, attirant en particulier les donations des pèlerins qui empruntaient la *via francigena*⁵⁵. Souvent établis dans les vallées, à proximité des grands itinéraires, les prieurés de nos régions avaient à l'évidence vocation à exercer des fonctions similaires, sans doute toutefois à une échelle plus modeste. Le cas est particulièrement net pour les établissements cluniens, puisque le prieuré de Domène avait été édifié en plein sillon alpin, au bord d'un grand axe routier, tandis que le prieuré du Bourget avait été fondé sur un site de carrefour, à proximité immédiate de l'embarcadere du lac du Bourget et au pied de la route du col du Mont-du-Chat par laquelle passait l'une des principales routes transalpines. Pour être souvent évidentes, ces fonctions routières ne sauraient néanmoins servir d'explication générale, certains sites de prieuré, comme ceux de Talloires ou de La Burbanche, étant en effet éloignés des grands axes routiers.

Idéologiquement, en tout cas, ce redéploiement du monachisme dans l'espace se trouvait justifié par un discours de type pastoral, dont témoigne l'insertion de citations scripturaires dans les préambules des chartes de fondation. Replaçant le don aristocratique de l'église priorale dans l'économie monastique du salut, elles servaient aussi à justifier la réception par les moines d'une *Eigenkirche* et leur installation au cœur même d'un domaine aristocratique⁵⁶. Citant ainsi successivement l'Ecclésiaste 3, 33 (*sicut aqua extinguit ignem, ita helemosina extinguit peccatum*) et les Proverbes 13, 8 (*redemptio anime viri divitie sue*)⁵⁷, la charte de fondation des Echelles donnait à l'établissement des moines de Saint-Chaffre dans une église appartenant aux comtes humbertiens une fonction de salut, leur arrivée sur ces terres princières leur permettant d'assurer la rédemption du lignage donateur. Contraints par les nécessités matérielles à repenser leur domination de l'espace, les moines se trouvaient amenés à donner une fonction rédemptrice à leur nouvelle organi-

54. Voir le petit dossier rassemblé dans le *Cartulaire de l'abbaye de Saint-André-le-Bas*, op. cit., chartes n° 211 à 222.

55. Problématique développée dans SERGI, Giuseppe, *L'aristocrazia della preghiera. Politica e scelte religiose nel medioevo italiano*, Roma, 1994.

56. Sur l'essor autour de l'an mil du *prologus de donacione ecclesie* et l'insertion de citations scripturaires, voir ZIMMERMANN, Michel, *Écrire et lire en Catalogne (IX^e-XII^e siècle)*, Madrid, 2003, 2 vol. (*Bibliothèque de la casa de Velázquez*, 23), t. I, p. 270-276 et t. II, p. 843-853.

57. *Les Cartulaires de l'Église cathédrale de Grenoble*, op. cit., cart. A, n° XX, p. 31-32.

sation spatiale, affirmant ainsi la légitimité de leur « inclusion » au sein de la société aristocratique.

Ce redéploiement de la domination monastique est bien évidemment inséparable des nouvelles tendances érémitiques qui se manifestaient dans le monachisme de l'an mil⁵⁸. Au-delà des topiques sur le goût de la pénitence et du désert, le développement des ermitages constituait en effet un aspect de la réorganisation spatiale qui amenait les abbayes à édifier de nouveaux pôles de domination⁵⁹. De fait, entre le développement des ermitages et la fondation des prieurés, il existe souvent un rapport de causalité, les églises prieurales semblant souvent être issues d'une première communauté d'origine érémitique. Limitée à des chartes de fondation, notre documentation est toutefois trop peu disserte pour que nous puissions avoir des certitudes sur cette question : tout juste peut-on signaler qu'il est possible que le prieuré du Bourget soit issu d'un ancien ermitage installé un peu plus haut que le site actuel, sur les pentes du Mont-du-Chat⁶⁰, ou que celui de Talloires ait eu pour origine un ermitage dépendant du monastère bourguignon de Tournus⁶¹. Que ces prieurés aient eu ou non une origine érémitique ne modifie toutefois pas le problème : par l'intermédiaire d'un premier ermitage ou par l'installation d'un couvent monastique – les deux institutions se complétant d'ailleurs davantage qu'elles ne s'opposaient –, le monachisme de l'an mil adoptait une organisation en cohérence avec la gestion décentralisée qu'imposait une économie fondée sur la rente foncière.

•

Moines ou seigneurs : qui sont les fondateurs ? Au moment de conclure, il ne saurait bien évidemment être question de trancher entre ces deux termes, l'érection d'un prieuré résultant de la rencontre entre les ambitions de l'aristocratie, qui cherchait à enraciner ses nouveaux pouvoirs seigneuriaux dans une fondation monastique, et les besoins des grandes abbayes, qui devaient réorganiser leurs domaines autour de nouveaux pôles de gestion locale. Vouloir déterminer de quel côté se situait l'initiative originelle serait d'ailleurs vain, puisque la fondation relevait d'un long processus qui comportait de nombreuses étapes, auxquelles participaient nécessairement les deux parties. Tel qu'il apparaît au miroir des chartes de fondation, que les moines conservaient avec soin et auxquelles ils donnaient une place de choix lorsqu'ils venaient à rédiger un cartulaire, l'établissement d'un prieuré était bien le fruit du lien privilégié qui pouvait se constituer entre un lignage seigneurial et une communauté monastique.

58. VAUCHEZ, André (dir.), *Ermites de France et d'Italie (XI^e-XV^e siècle)*, Rome, 2003 (« Collection de l'École Française de Rome, 313 »).

59. MÉHU, Didier, *Paix et communautés autour de l'abbaye de Cluny*, op. cit., p. 111-132.

60. Discussion dans DUPARC, Pierre, « La fondation du prieuré du Bourget-du-Lac (XI^e siècle) », op. cit.

61. Talloires a été en possession de l'abbaye de Tournus au IX^e et X^e siècles et les moines bourguignons y auraient édifié une *cella*, selon ce qu'affirme un acte attribué à Boson, mais très probablement forgé par les moines de Tournus (v. *Recueil des actes des rois de Provence (855-928)*, éd. René Poupardin, Paris, 1920, n° 19, p. 35-38).

Toujours organisées en termes d'échange, puisque la donation aristocratique était perçue comme la contrepartie des prières monastiques, les chartes de fondation témoignent ainsi de la mise en place dans les campagnes du début du ^x^e siècle d'un nouvel ordre social, fondé sur l'étroite collaboration de l'aristocratie seigneuriale et du grand monachisme bénédictin qui lui avait partie liée.

***Les prieurés des Alpes occidentales au milieu du ^x^e siècle
(carte de localisation des établissements cités dans le texte)***

RÉSUMÉ

Dans les Alpes occidentales comme dans toute l'Europe médiévale, la multiplication autour de l'an Mil des fondations de prieurés bénédictins constitue une césure majeure, parce qu'elle inséra en profondeur le monachisme dans la société, engageant ainsi un processus qui trouvera son apogée au cours de la réforme grégorienne. Selon les points de vue de l'historiographie, cette multiplication des prieurés est tantôt perçue comme la conséquence de l'essor des fondations seigneuriales, tantôt comme celui d'un nouvel essor du monachisme, désormais soucieux d'« inclusion » sociale. À travers quelques exemples pris dans les actuels espaces savoyards et dauphinois, cette contribution s'attachera à analyser le rôle respectif des seigneurs et des monastères dans la fondation des prieurés, qu'il convient d'étudier comme un processus complexe, autour duquel de multiples intervenants tissaient de nouveaux liens sociaux.

ABSTRACT

In the Western Alps as in the whole medieval Europe, the multiplication around the year thousand of the foundations of benedictines priories constitutes a major caesura, because it inserted profoundly the monachism in the society, thus engaging a process which will find its apogee during the gregorian reform. According to points of view's of historiography, this multiplication of the priories is sometimes perceived like the consequence of the rise of the seigniorials foundations, sometimes like a new soaring of the monachism, from now on concerned by social "inclusion". Through some examples taken in current spaces of Savoy and of Dauphiné, this contribution will attempt to analyze the respective part of the lords and the monasteries in the foundation of the priories, which it is advisable to study like a complex process, around whose multiple actors wove new social bonds.